



## Perspective

Actualité en histoire de l'art

1 | 2019

Pays nordiques

---

# Architecture, ordre social et liberté individuelle

*Architecture, Order, and Freedom*

*Architektur, soziale Ordnung und individuelle Freiheit*

*Architettura, ordine sociale e libertà individuale*

*Arquitectura, orden social y libertad individual*

**Leslie Topp**

Traducteur : Laetitia Masson

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/13700>

DOI : 10.4000/perspective.13700

ISSN : 2269-7721

### Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2019

Pagination : 263-272

ISBN : 978-2-917902-49-3

ISSN : 1777-7852

### Référence électronique

Leslie Topp, « Architecture, ordre social et liberté individuelle », *Perspective* [En ligne], 1 | 2019, mis en ligne le 30 décembre 2019, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/13700> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.13700>

---

# Architecture, ordre social et liberté individuelle

Leslie Topp

– CUPERS, 2014 : Kenny Cupers, *The Social Project: Housing Postwar France*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2014.

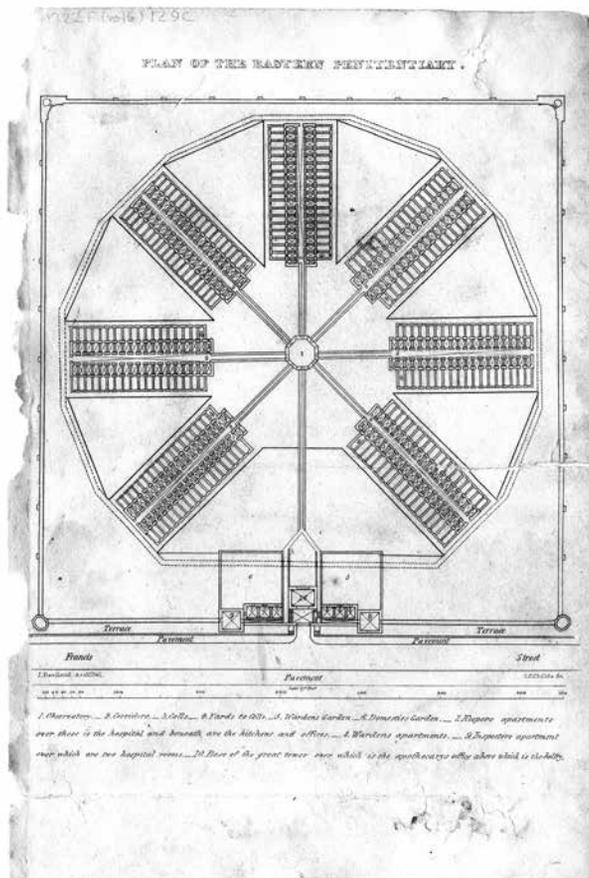
– PARK, 2018 : Sun Young Park, *Ideals of the Body: Architecture, Urbanism and Hygiene in Postrevolutionary Paris*, Pittsburgh, Pa., University of Pittsburgh Press, 2018.

– SPENCER, 2016 : Douglas Spencer, *The Architecture of Neoliberalism: How Contemporary Architecture Became an Instrument of Control and Compliance*, Londres, Bloomsbury, 2016.

– UPTON, 2008 : Dell Upton, *Another City: Urban Life and Urban Spaces in the New American Republic*, New Haven, Yale University Press, 2008.

Dans leur ouvrage intitulé *The Architecture of Art History*, Mark Crinson et Richard Williams déplorent le clivage croissant qui s'opère entre les disciplines de l'histoire de l'art et de l'architecture. Les historiens de l'art moderne rechignent à traiter des bâtiments dans leurs travaux, avancent-ils, du fait des liens étroits que l'architecture entretient avec l'État<sup>1</sup>. Pour les historiens de l'architecture qui travaillent sur la période moderne, une certaine ouverture d'esprit qui leur permette de traiter d'un matériau politiquement suspect et à l'esthétique également souvent douteuse constitue un prérequis professionnel essentiel. Parvenir à des résultats féconds requiert une approche curieuse et analytique, à la recherche de nuances, de l'intégralité de l'activité architecturale, plutôt que de se contenter de privilégier l'étude profonde des seuls éléments qui seraient dignes d'une attention sérieuse. Par ailleurs, il est nécessaire d'aller au-delà de la simple réaffirmation de la nature politique de l'architecture pour comprendre la spécificité et la complexité de son ancrage politique.

L'impulsion foncière qui motiva une grande partie de l'architecture des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles relevait d'un désir d'apporter l'ordre social, plus particulièrement là où une croissance urbaine rapide menaçait les conventions spatiales et sociales préexistantes. Cet élan vers l'ordre se manifesta dans la conception de plans d'aménagement urbain, dans la prolifération de nouveaux types de bâtiments institutionnels (plus particulièrement les hôpitaux psychiatriques et les prisons, mais également les écoles et les musées) et, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, dans la typologie des logements sociaux de masse. Dans des contextes socio-historiques qui mettaient à l'honneur la démocratie et la liberté individuelle (quoique



1. John Haviland, Plan of l'Eastern State Penitentiary, plan original avec sept blocs identiques de cellules, de plain-pied, vers 1830 (originellement paru dans *Views of Philadelphia*, Philadelphie, C. G. Childs, 1827-1830, n° 5, pl. 2), Library Company of Philadelphia.

si souvent hors de portée pour un grand nombre), l'ordre social et le contrôle promu par l'État allaient souvent à l'encontre de ces valeurs libérales. Cette tension était toutefois le plus souvent intégrée dans la conception même de projets architecturaux et apparaissait rarement sous la forme d'un conflit direct. Plus encore, et comme Patrick Joyce l'a démontré dans son étude sur l'aménagement urbain de l'Angleterre à l'époque victorienne, liberté et libéralisme étaient des valeurs continuellement invoquées à l'origine du réagencement de la ville moderne. Façonner la métropole moderne – toujours sur le point de vaciller dans le dangereux précipice du chaos – impliquait le développement d'une bureaucratie, d'un système de protection sociale et de projets d'aménagement architectural, afin d'offrir un environnement accueillant à l'individu libre. L'ordre social assurait la liberté individuelle et fut précisément imposé en son nom<sup>2</sup>. Les célèbres conceptualisations théoriques de Michel Foucault qui identifient les institutions psychiatriques et pénitentiaires comme des paradigmes de l'espace disciplinaire moderne semblent, à la première lecture, ne rien devoir aux élans libéraux. Pourtant, et ce dans sa toute première œuvre importante, *Histoire de la Folie* (1961), Foucault affirme que c'est la liberté, ou la « liberté en cage », qui est à l'origine de la naissance des hôpitaux psychiatriques à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une liberté que seul le confinement du malade mental dans un

espace spécifiquement défini et conçu par les architectes et les psychiatres pourrait garantir, en la protégeant. La liberté individuelle constitua une sorte de matière brute, postule Foucault, sur laquelle les concepteurs des asiles psychiatriques travaillèrent pour mettre en place des institutions modernes et efficaces – avoir le contrôle sur cette matière brute était d'une importance capitale<sup>3</sup>.

Les auteurs de quatre ouvrages récemment parus, traitant des caractéristiques de l'architecture du début du XIX<sup>e</sup> siècle, des décennies de l'après Seconde Guerre mondiale et du monde contemporain, identifient la tension entre liberté individuelle et contrôle social comme un caractère déterminant l'architecture à plusieurs niveaux.

Dans son livre *Another City: Urban Life and Urban Spaces in the New American Republic*, Dell Upton propose une lecture du paysage des villes américaines de l'avant Guerre civile – à partir des exemples des villes de Philadelphie, de la Nouvelle-Orléans et de New York –, dès les premières pages très fine et théoriquement ambitieuse. À l'appui de sources à la fois visuelles (cartes, vues topographiques, bandes dessinées) et textuelles (récits

de voyage, journaux intimes, lettres), les cinq premiers chapitres (« The Lived City ») démontrent que l'expérience individuelle de la ville est confuse puisque la ville assaille tous les sens. Aux vues de consolider les valeurs urbaines de civilisation et d'urbanité les élites cherchèrent à mettre en valeur le paysage même des villes, et procédèrent aux améliorations métropolitaines nécessaires, lesquelles sont examinées par Upton dans la seconde partie de son livre – cœur conceptuel de l'ouvrage. Là, il étudie le pouvoir et la flexibilité du plan orthogonal qui structure l'espace urbain à travers le prisme d'angles variés. S'il reprend tout d'abord l'idée communément admise que le plan en damier – si caractéristique des grandes et moyennes villes des États-Unis – fut employé à des fins purement pragmatiques et commerciales, pour diviser la terre en parcelles facilement quantifiables et de ce fait échangeables, il avance qu'il s'agit là d'un élément central de ce qu'il nomme l'« imagination spatiale républicaine » :

La nouvelle imagination spatiale conçoit la société urbaine et son paysage urbain comme un ensemble de relations sociales organisées de l'intérieur plutôt qu'orchestrées de l'extérieur, à partir des qualités inhérentes à l'humanité, telles qu'elles se manifestent à travers les individus agissant de manière autonome et capables de se discipliner eux-mêmes, plutôt qu'à partir des contingences de la structure sociale<sup>4</sup>.

Les qualités régulières, dénuées de hiérarchie, claires et transparentes du plan orthogonal, exprimaient conjointement l'ordre social et la liberté individuelle.

Dans les chapitres consacrés à l'architecture commerciale, à l'organisation spatiale de la bureaucratie du gouvernement, aux cimetières et aux prisons, Upton analyse le développement d'un « ordre unique, rationnel et centralisé qui dessine un paysage systématique<sup>5</sup> » (UPTON, 2008, p. 124). Si lorsqu'il est appliqué au paysage urbain ou aux structures des entrepôts, des marchés et des bureaux, le plan orthogonal promeut la flexibilité, la transparence et une certaine forme d'égalité (ou du moins une égalité parmi ceux – la classe des hommes blancs – qui peuvent jouir de tous leurs droits), ses aspects rigide et répressif transparaissent de façon plus évidente lorsqu'il structure les prisons. Upton intitule son chapitre sur l'établissement pénitencier historique d'Eastern State (Philadelphie), traitant aussi d'autres structures concurrentes dans le contexte de ce qui fut une véritable industrie de la réforme pénitentiaire aux États-Unis, « Gridded Utopias » (« Utopies orthogonales »). La qualité cellulaire de la grille orthogonale était littéralement exploitée dans le cas des citoyens criminels : une cellule était attribuée à chaque prisonnier, depuis laquelle il avait accès à une cour à usage individuel (**fig. 1**). Là, il passerait ses jours et ses nuits, on supposait qu'il y réfléchirait à ses crimes, opérant une réforme intérieure, et se préparerait pour le jour de sa libération, où il renaîtrait à la société comme un citoyen de la nouvelle république, dont la liberté même serait basée sur la maîtrise de soi.

Le livre de Sun Young Park, *Ideals of the Body: Architecture, Urbanism and Hygiene in Postrevolutionary Paris*, est publié dans la série « Culture, Politics, and the Built Environment » des Presses de l'université de Pittsburgh. Les travaux de Park couvrent approximativement la même période que ceux d'Upton, et s'attachent de la même façon à démontrer comment la volonté de structurer l'espace et de le rationaliser peuvent à la fois procéder de et contredire les valeurs des Lumières dans un contexte postrévolutionnaire. L'étude se concentre cette fois sur une seule ville, Paris. Park aborde les phénomènes laissés pour compte par la littérature, au profit des transformations opérées par le baron Hausmann sur la ville de Paris pendant le Second Empire, comme la multiplication plus discrète mais répandue d'espaces au sein desquels les corps, et les jeunes corps en particulier, étaient contraints à l'exercice physique afin d'être – du moins en principe – fortifiés et assainis. Elle rappelle la compréhension généralisée, au XIX<sup>e</sup> siècle, de l'hygiène comme

une science qui doit s'occuper de tout ce qui se rapporte à la santé publique, se fondant avec les préoccupations d'organisation sociale générale. Par contraste avec une hygiène qui se définit aujourd'hui par « la propreté individuelle, la limitation du gaspillage et la prévention des maladies », le discours hygiéniste, au XIX<sup>e</sup> siècle, comprend « un champ plus vaste d'idées qui recoupaient les préoccupations politiques et sociales de l'époque<sup>6</sup> » (PARK, 2018, p. 14). Ceux qui revendiquaient l'hygiène comme une discipline socio-scientifique y virent un agent essentiel du redressement national après la chute de l'empire napoléonien. Aussi cherchèrent-ils à en imposer les principes aux jeunes corps à travers des programmes d'éducation physique tout en essayant, dans le même temps, de transformer l'espace. Ces jeunes corps – indifféremment féminins ou masculins – n'allèrent toutefois pas se prêter au jeu d'un pouvoir qui s'imposait de façon aussi évidente. Les lieux conçus pour l'éducation physique et le soin personnel procuraient des occasions d'exploration du plaisir sensuel et de transgression, qui nécessitèrent à leur tour d'être recadrées<sup>7</sup>.

Dans les chapitres que Park dédie aux champs d'étude inexplorés que constituent les établissements scolaires et l'aménagement de leur environnement, elle fait apparaître le repli sur eux-mêmes des espaces dédiés à l'éducation, qui s'isolent du contexte urbain. L'accent croissant mis sur l'importance de l'éducation physique par la pédagogie en cours à l'époque entraîna les jeunes à quitter les confins des écoles et à utiliser le réseau parisien grossissant d'infrastructures récréatives – pensons par exemple aux parcs et aux piscines – démarche qui eut cependant des conséquences indésirables, notamment sur les jeunes garçons, qui profitèrent de cette liberté pour se mêler aux soldats et exhiber une identité politique. À l'appui des plans aux sols, Park illustre les ajustements progressifs qui ont été apportés aux écoles déjà en place – lorsqu'un complexe scolaire n'était pas construit *ex novo* occasionnellement – afin d'incorporer les espaces sportifs et récréatifs spécialisés dans les enceintes de l'institution. Ainsi les écoles commencèrent-elles à ressembler aux complexes psychiatriques contemporains dans lesquels, au sein d'un périmètre surveillé, aux intérieurs clos répondaient des espaces ouverts, dont l'incontournable jardin à l'anglaise qui, pendant les heures de promenade dans cet « artifice de liberté illusoire », cultivait « une expérience esthétique d'affranchissement dans les limites institutionnelles » (PARK, 2018, p. 119). Dans les écoles pour filles, où le sujet était conçu comme un réceptacle docile et passif de l'ordre institutionnel, ce genre de procédés illusoires n'était pas nécessaire. Dans ce cas, toute perspective de libération et d'individualité ne pouvait exister que dans une transgression des règles (**fig. 2**).

Si l'on pourrait conduire des études sur la tension entre ordre social et liberté individuelle en architecture à n'importe quelle période, il existe toutefois des moments où cette tension semble se percevoir plus distinctement et se traduire plus explicitement dans l'architecture. Les périodes postrévolutionnaires, tel le début du XIX<sup>e</sup> siècle en France ou en Amérique, en sont, comme nous venons de le voir, un exemple. Les décennies suivant la Seconde Guerre mondiale en constituent un autre exemple. La géopolitique de la Guerre Froide et les traces laissées par l'échec du fascisme renforcent la valeur culturelle et politique attribuée au principe de liberté individuelle en Occident. Au même moment, le bourgeonnement de l'État providence, allié à l'industrialisation du logement de masse et de la construction en général, favorisèrent la planification générale, la grande échelle et la technocratie par des mesures qui finirent par se confondre avec le contrôle social. L'histoire de l'architecture a tout récemment commencé à s'attaquer à l'architecture d'après-guerre. Elle avait en effet, jusque dans les années 1970, 1980 et 1990, été sous l'influence de la pensée architecturale postmoderne qui avait communément omis ou rejeté l'architecture de la période comprise entre la Seconde Guerre mondiale et le milieu des années 1970, sous prétexte qu'elle était inintéressante et même sinistre. Mais depuis l'an 2000, l'histoire



de l'architecture de l'après-guerre s'est transformée en un champ d'investigation énergique et désormais relativement exploité. Progressivement, la tendance paradoxale à faire naître de nouveaux mondes de contrôle qui libèrent l'individu aux moyens même du contrôle émerge comme un thème au sein du débat<sup>8</sup>.

2. Frédéric Bouchot, *Le Voisinage* ; *Mettez donc vos filles dans un Pensionnat !*, estampe, vers 1832, Londres, The British Museum, inv. 1930,0210.11.

L'ouvrage *The Social Project: Housing Postwar in France* de Kenny Cupers analyse les projets de construction de logement de masse et l'aménagement des villes nouvelles – ou grands ensembles – conçus en périphérie des villes françaises entre les années 1950 et 1970. Il redonne leur complexité et leur logique propre à une période et à une forme d'architecture que l'on avait jusque-là considérées comme emblématiques d'un manque d'ambition et taxées d'être responsables de l'échec social. Il procède en adoptant une approche qui préfère « la contextualisation d'une *agency* aux forces abstraites, et la contingence au déterminisme ». Allant « à rebours de la tendance qui prévaut, tenant pour responsable du soi-disant échec du logement public le modernisme architectural, ses principes, ses typologies, et ses matériaux<sup>9</sup> », Cupers démontre à partir des archives abondantes de l'époque que les craintes liées au pouvoir de l'architecture étaient formulées et assimilées de façon explicite dans les projets eux-mêmes (CUPERS, 2014, p. XV).

Pratiquement dès le début du projet de construction des grands ensembles, on observe un conflit d'intérêts entre la volonté de contrôle social, d'une part, et l'élan vers l'émancipation individuelle, d'autre part. Cupers associe cette tension à une définition proprement



3. Émile Aillaud, plan de La Grande Borne (Grigny), 1963, Paris, SIAF / Cité de l'architecture et du patrimoine / archives d'architecture du XX<sup>e</sup> siècle, fonds Aillaud.

française de l'occupant du logement de masse (et plus généralement du sujet de l'État providence), équivalente à celle de l'« usager », relevant à la fois du citoyen et du consommateur. L'« usager » doit être servi par l'État ; l'État en même temps est responsable et doit non seulement répondre aux besoins matériels de l'usager mais aussi de

son bien-être – sa santé physique et mentale, son bonheur, son sens de la communauté. De tels idéaux furent poursuivis à une échelle sans précédents et se traduisirent par la monumentalité d'ensembles tel que celui de Sarcelles, aux abords de Paris, doté de 12 000 unités de logements construits entre 1955 et 1975. Des technologies d'envergure industrielle furent déployées, et des technocrates conduisirent les aménagements nécessaires, aux niveaux national et urbain, afin d'atteindre les objectifs de logement ambitieux. Très rapidement, les critiques exprimèrent leurs inquiétudes quant au risque de perdre les « valeurs humaines » dans des environnements gouvernés par la pensée technocratique. La monumentalité ainsi que les nouvelles formes bâties des ensembles – les hautes tours et les dalles bétonnées dans des espaces ouverts, la suppression de la rue traditionnelle, l'usage de nouveaux matériaux, le rythme répétitif des façades – étaient perçues à la fois comme symptomatiques et générateurs d'anonymat, d'entrave à l'intimité et à l'autonomie.

Les urbanistes et les gouvernements se tournèrent vers les sociologues afin d'étudier la vie quotidienne dans ces nouveaux ensembles et de trouver des moyens de susciter le bien-être à travers l'architecture. Les habitants de ces ensembles se regroupèrent pour exprimer leurs exigences, poussant les autorités à mettre en place des structures dans lesquelles les usagers seraient consultés. Cette autocritique intériorisée ne signifiait pas pour autant que l'idée d'un logement de masse, qui prendrait la forme de nouveaux

ensembles construits ex-nihilo aux périphéries des villes, allait être abandonnée. Au contraire, et tout particulièrement dans le courant des années 1960, bénéficiant d'un souffle nouveau avec le soulèvement des étudiants et des travailleurs de 1968, les architectes élaborèrent des plans pour de nouveaux logements, qui définiraient des espaces plus humains, intimes et chaleureux. Par exemple, dans un chapitre consacré au phénomène de l'« animation », Cupers retrace les efforts des architectes et des autres experts pour « humaniser le ciment » et « insuffler la vie » aux grands ensembles (CUPERS, 2014, p. 122) ; certains architectes déployèrent à cet effet les unités ou « grappes » (*clusters*) et les évocations de la vie des rues, selon les théories des architectes anglais Alison et Peter Smithson de la Team X. L'idée paradoxale du concept de spontanéité dérivant des plans se retrouve par exemple dans le projet de logement de la Grande Borne (1963-1974) réalisé par l'architecte Émile Aillaud à Grigny (**fig. 3**). L'agencement des immeubles d'habitation en courbes sinueuses, un quartier dense inspirée de la casbah d'Alger, ainsi que le vif usage de la couleur et de l'art public en deux ou trois-dimensions devaient faire naître « complexité, mystère et poésie – ces caractéristiques chéries de la ville au sens traditionnel » (CUPERS, 2014, p. 132). Dans une partie fascinante de son ouvrage sur l'obsession pour les mégastuctures (centres monumentaux civiques, de loisirs et commerciaux), caractéristique des années 1960 jusqu'au milieu des années 1970, Cupers décrit « des monuments suburbains d'une taille et d'une complexité inédites », qui visent à « transformer la vie suburbaine au moyen d'espaces de type nouveau et animé, éclatant de vie et propice à la sociabilité<sup>10</sup> » (CUPERS, 2014, p. 267). L'auteur ne traite pas du Centre Pompidou (1971-1977), conçu par le duo d'architectes Richard Rogers et Renzo Piano, mais son travail fournit un vaste contexte social pour comprendre la façon dont cette construction incarne le paradoxe d'une spontanéité planifiée, prison dorée pour la liberté.

Douglas Spencer actualise l'histoire du mariage improbable de la liberté individuelle et du contrôle social au sein de l'architecture moderne dans son livre *The Architecture of Neoliberalism: How Contemporary Architecture Became an Instrument of Control and Compliance*. En dépit de ce que son titre laisserait entendre à un lecteur non spécialiste, il ne s'agit pas d'une étude pure et dure de l'architecture des systèmes sécuritaires, des prisons et des infrastructures des frontières. Spencer s'intéresse à ce qui fut identifié dans les années 1990 comme la « Nouvelle Architecture », issue des théories postcritique et deleuzienne, « une architecture du pli, de la complexité et du paramétrique » créée par des figures telles que Zaha Hadid, Rem Koolhaas et Greg Lynn. Il s'agit d'une architecture de l'« espace libéré des frictions » qui vise à « libérer le sujet des restrictions engendrées par le modernisme et la modernité, afin de la réconcilier avec la nature, de libérer ses prédispositions nomadiques, créatrices et sociales<sup>11</sup> » (SPENCER, 2016, p. 1). Une architecture de la liberté, en d'autres termes, mais de celle qui participe à l'infrastructure psychologique, subtile mais d'autant plus efficace, de la conformité intériorisée, que nombre de critiques considèrent comme un ressort essentiel bien qu'inavoué des systèmes politico-économiques néolibéraux. Spencer reprend ici les écrits de Foucault, non pas ses premiers écrits sur les hôpitaux psychiatriques et les prisons, mais ceux plus tardifs qui formulent les concepts de biopolitique et de gouvernementalité :

En se détournant du pouvoir disciplinaire et des pratiques centralisées et de régulation au profit d'autres formes de gouvernementalité – visant à l'intégration, la continuité et l'immersion – Foucault chercha à comprendre comment les appareils non-disciplinaires du pouvoir opéraient, et plus particulièrement ceux du néolibéralisme. Dans sa *Naissance de la biopolitique*, il avance que dans « le néolibéralisme américain il s'agit bien [...] de généraliser la forme économique du marché. Il s'agit de la généraliser dans le corps social et de la généraliser jusque dans tout le système social qui, d'ordinaire, ne passe pas ou



4. FOA Foreign Office Architects, Farshid Moussavi and Alejandro Zaera-Polo, Meydan Retail Complex, Istanbul, 2005-2007. Photographie de Murray Fraser (University College London), 2012.

n'est pas sanctionné par des échanges monétaires." Dans les rouages du système néolibéral, le marché, sa forme et sa logique qui désormais coïncident avec la société tout entière, devient lui-même agent de la gouvernamentalité, un appareil environnemental qui vise à produire des mentalités et des conditions favorables à son alimentation continue<sup>12</sup>.

Pour Spencer, le Centre Pompidou fut un édifice pionnier dans la manière caractéristique dont la liberté et le contrôle se sont entrelacés dans la « Nouvelle Architecture » à partir des années 1990. Le Centre Pompidou retranscrit les revendications anti-élitistes, anti-technocratiques de Mai 68, proposant à un nouveau public démocratisé un éventail libre de choix et de participation à (plutôt que de passive assimilation de) la culture. Pour reprendre les termes qui furent utilisés pour la publicité officielle du bâtiment, le Centre Pompidou créa « un cadre qui permet[tait] aux visiteurs de suivre leur

propre parcours » (SPENCER, 2016, p. 113). Comme Jean Baudrillard le formula de façon provocante à l'époque, il ne ressemblait pas moins aux supermarchés de banlieue (voir les chapitres que Cupers consacre aux hyper structures). À la différence des formes de contrôle dictées par l'État, l'expérience individuelle était cette fois portée au premier plan, la flexibilité, le divertissement et le spontané étaient favorisés aux dépens de l'ordre, de la structure et du collectif. Le rôle de l'architecte, quant à lui, demeura intact. Contrairement aux occupations anarchiques du marché abandonné des Halles, par exemple, et dont les structures datant du XIX<sup>e</sup> siècle furent démolies et restructurées à des fins commerciales à l'époque de la construction du Centre Pompidou, le musée fut financé par l'État, conçu et réalisé par des architectes, et fut nommé d'après le président lui-même<sup>13</sup>.

À l'occasion d'analyses de projets d'architecture plus récents, tels le complexe marchand de Meydan à Istanbul (2005-2007) ou de l'université de Ravensbourne à Londres (2010) tous deux réalisés par le cabinet international d'architectes Foreign Office Architects (FOA), Spencer déconstruit le concept d'une architecture spectaculaire du fluide, stimulante et qui détruit les barrières. Le centre commercial d'Istanbul est précisément conçu pour être perméable et accessible. Spencer explique comment, depuis la libéralisation de l'économie turque dans les années 1980, la construction de centres commerciaux s'est propagée dans la ville d'Istanbul, se développant généralement comme des espaces accessibles uniquement pour les voitures, et distinctement détachés des quartiers de logements pauvres dans le voisinage desquels ils sont construits. FOA rejette le concept d'imperméabilité de la membrane en faveur de « mécanismes complexes de perméabilité de la peau<sup>14</sup> », qui s'expriment dans le complexe de Meydan sous la forme de voies piétonnes multiples convergeant vers une place quadrangulaire centrale (SPENCER, 2016, p. 122 ; **fig. 4**). Il en résulte, selon Spencer, le découragement d'une opposition politisée face à la commercialisation de larges parties de la ville. À la place, on voit apparaître dans les villes le citoyen-consommateur, qui joue un rôle actif dans la globalisation d'Istanbul. La libre-circulation comme une fin en soi est également le concept qui caractérise l'architecture de Ravensbourne, une université de design :

Le bâtiment comporte un système de circulation en diagramme pour éviter la stagnation systématique. Son plan n'est pas conçu pour être découpé en espaces dont les fonctions seraient clairement déterminées. [...] Les professeurs n'ont pas d'espace ou de bureau personnel ni fixe, ils doivent chaque fois trouver et utiliser l'espace disponible dans des bureaux au plan ouvert. Les étudiants sont assujettis aux mêmes libertés et doivent trouver eux-mêmes des espaces disponibles pour étudier. Le rapport à l'espace en soi invite à la créativité, une compétence qui doit être développée. Les étudiants doivent se comporter comme des "nomades éclairés"<sup>15</sup>.

Il n'est donc pas anodin que Spencer soit le seul, dans son étude sur l'architecture contemporaine, à identifier explicitement dans l'historiographie la recherche de conciliation des valeurs de liberté individuelle et de contrôle social comme une question résidant au cœur des pensées et des pratiques architecturales. Ces valeurs se trouvent au fondement du monde actuel, dans lequel nous vivons, nous chercheurs – que nous ayons des bureaux individuels ou que nous soyons forcés d'errer dans des espaces libérés des frictions comme des nomades éclairés.

La contribution de Leslie Topp a été traduite de l'anglais par Laetitia Masson.

## Leslie Topp

Leslie Topp est professeure d'histoire de l'architecture à Birkbeck, University of London. Elle est l'auteure de *Architecture and Truth in Fin-de-Siècle Vienna* (Cambridge, GB, Cambridge University Press, 2004) et *Freedom and the Cage: Modern Architecture and Psychiatry in Central Europe* (University Park, Penn State University Press, 2017).

## NOTES

1. Mark Crinson and Richard J. Williams, *The Architecture of Art History: A Historiography*, Londres, Bloomsbury, 2019. Voir tout particulièrement le passage évoquant la présence (et l'absence) de l'architecture dans la revue *October*, p. 113-119.

2. Patrick Joyce, *The Rule of Freedom: Liberalism and the Modern City*, Londres, Verso, 2003.

3. À l'occasion de ma récente étude sur la relation entre psychiatrie et architecture au début du XX<sup>e</sup> siècle en Europe Centrale, j'évoque Foucault au sujet du rôle de la liberté dans la conception architecturale de l'hôpital psychiatrique. Leslie Topp, *Freedom and the Cage, Modern Architecture and Psychiatry in Central Europe, 1890–1914*, University Park, Pa., Penn State University Press (« Buildings, Landscapes and Societies », 10), 2017, p. 13-14, p. 21-27.

4. « [T]he republican spatial imagination » : « The new spatial imagination envisioned urban society and the urban landscape as a set of relationships ordered from within rather than from without, from the inherent qualities of humanity manifested by freely acting, self-disciplined individuals rather than from the contingencies of social structure. » UPTON, 2008, p. 124.

5. A « single, centralized, rational order – a systematic landscape ».

6. « [H]abits of cleanliness, waste management and disease prevention », versus « a far more extensive terrain of ideas that intersected with the era's political and social anxieties ».

7. La littérature récente qui naît du champ de l'histoire sociale et des études culturelles explore le potentiel transgressif de l'émergence de nouveaux espaces privés dans l'Angleterre de l'ère victorienne. Voir Thomas Crook, « Power, Privacy and Pleasure: Liberalism and the Modern Cubicle », dans *Cultural Studies*, n° 21, 2007, p. 549-569, et Jane Hamlett, *At Home in the Institution: Material Life in Asylums, Lodging Houses and Schools in Victorian and Edwardian England*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

8. Un livre à paraître explore ce thème dans l'architecture américaine institutionnelle d'après-guerre. Joy Knoblauch, *The Architecture of Good Behavior: Psychology and Modern Institutional Design in Postwar America*, Pittsburgh, Pa., University of Pittsburgh Press, 2020.

9. « [S]ituated agency over abstract forces and contingency over determinism. [Working] against the prevailing

impulse to blame architectural modernism, its principles, typologies, and materials for the so-called failure of public housing ».

10. « [S]uburban monuments of unprecedented scale and complexity [whose aim] was to transform suburban life with a new, animated kind of environment bursting with liveliness and social encounter. »

11. « [A]n architecture of folding, complexity or parametricism, [of] friction-free space [which is meant to] liberate the subject from the strictures of both modernism and modernity, to reunite it with nature, to liberate its nomadic, creative and social dispositions. »

12. « In turning from questions of disciplinary power and its centralized, regulatory practices to other forms of governmentality – integrative, continuous, immersive – Foucault sought to understand how non-disciplinary apparatuses of power operated, especially those of neoliberalism. In *The Birth of Biopolitics* he argues that “American neo-liberalism involves [...] the generalization of the economic form of the market. It involves generalizing it throughout the social body and including the whole of the social system not usually conducted through or sanctioned by monetary exchanges.” In neoliberalism, the market, its form and logic now coextensive with society as a whole, becomes itself a mode of governmentality, an environmental apparatus working to produce the mentalities and dispositions conducive to its continued operation. » (SPENCER, 2016, p. 12). Concernant le passage tiré de Foucault, nous citons Michel Foucault, « Leçon du 21 mars 1979 », dans *La Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France (1978-1979)*, François Ewald, Alessandro Fontana, Michel Senellart (éd.), Paris, Gallimard / Seuil, 2004, p. 248, *Ndlr*.

13. Nathan Silver situe l'histoire de la commande du Centre Pompidou dans un climat d'occupation artistique qui engendra la démolition des Halles. Nathan Silver, *The Making of Beaubourg: A Building Biography of the Centre Pompidou*, Paris, Cambridge, Mass., MIT Press, 1997.

14. « [S]ophisticated mechanisms of permeability across the skin ».

15. « The building's circulatory diagram is designed to avert systemic stagnation. Its ground is not to be territorialised by fixed patterns of occupation. [...] Lecturers are not provided with private or fixed office space, but required to locate and use available space in open-plan offices on an ad hoc basis. Students are subjected to the same freedoms, having to find for themselves areas in which to study. The negotiation of space is itself an education in creativity, a skill to become practiced in. Students are to behave as “intelligent nomads”. » (SPENCER, 2016, p. 137).